

Sous la direction de
Henri MESCHONNIC et de Shiguehiko HASUMI

La modernité après le post-moderne

MAISONNEUVE & LAROSE

Catalogage Electre-Bibliographie

La modernité après le post-moderne

Sous la direction de Henri Meschonnic, Shigehiko Hasumi

- Paris : Maisonneuve & Larose, 2002. -

ISBN 2-7068-1642-2

RAMEAU : modernité : Japon
 modernité : France

DEWEY : 190 : Philosophie moderne. Généralités

Public concerné : Public motivé. 2^e cycle

© Maisonneuve & Larose

15, rue Victor-Cousin, 75005 Paris (France)

servedit1@wanadoo.fr

AVANT-PROPOS

Ce livre résulte d'un colloque qui s'est tenu à Tokyo les 8-9-10 novembre 1996, dans le cadre d'échanges entre l'Université Paris-VIII et l'Université de Tokyo, Faculté des Arts et des Sciences à Komaba.

Du temps a passé depuis, mais rien n'a changé dans la donne des problèmes. Ce livre continue de viser à mettre à vif ce que le politiquement correct et le poétiquement correct édulcorent.

Cette rencontre était organisée avec le concours du Ministère japonais de l'Éducation (Monbushô). Le comité d'organisation comprenait Pierre BAYARD (Paris-VIII), et, de l'Université de Tokyo, Patrick DE VOS, Hidetaka ISHIDA, Yasuo KOBAYASHI, Hisaki MATSUURA, Shiro MIYASHITA et Misako NEMOTO.

Deux interventions n'ont pas pu prendre place dans ce livre, ayant paru ailleurs, l'une de Christian DOUMET (Paris-VIII), l'autre d'Édouard GLISSANT, ainsi qu'une présentation orale du nô *Matsukaze* (le vent dans les pins) de Zeami, par Moriaki WATANABE.

Un intermède comique fameux du théâtre classique japonais montre deux prêtres qui cheminent ensemble et qui découvrent en parlant que tout les oppose. Ce serait une parabole des rapports entre modernité et post-modernité, entre littérature et politique, qui en fait un opéra-bouffe inattendu. Ainsi sommes-nous, en débattant de ces questions, sans attendre la postérité, au spectacle de nous-mêmes.

REPENSER « LA FIN DE L'HISTOIRE » LA MODERNITÉ ET L'HISTOIRE

Nishitani Osamu

On a fait beaucoup de cas, un peu partout dans le monde, de la thèse hégélienne de « la fin de l'Histoire » avancée à nouveau il y a quelques années. Les réactions n'abondaient pas forcément dans le sens des tenants de cette idée. Ce sont le plus souvent des critiques qui lui ont été opposées, réfutant que l'Histoire puisse avoir une fin ou dénonçant ses visées implicites : une hégémonie du marché mondial, la liquidation des contestations du capitalisme, la domination des monopoles américains, etc.

Le contexte dans lequel cette thèse a été lancée la rendait en effet déjà fort suspecte, puisqu'elle a été mise en avant par un fonctionnaire de l'État américain, a priori peu familier de la philosophie hégélienne. Mais il n'y a au fond rien de déconcertant à ce que l'État américain se déclare hégélien en proclamant la « fin de l'Histoire ». C'est même tout à fait dans l'ordre des choses si l'on songe que l'idéal du monde post-historique est une nation sans Histoire, qu'incarnent justement les États-Unis (pays qui s'est volontairement placé longtemps hors de l'Histoire en éliminant celle de l'Autre, celle des Indiens d'Amérique).

Certains ont cru voir dans la Guerre du Golfe le contre-exemple susceptible d'infirmer cette thèse, arguant qu'elle remettait en cause l'état historique acquis. Or, sur la scène internationale, cette guerre a été présentée non pas comme une guerre au sens classique mais comme une action « policière » de maintien de l'ordre, ce qui présupposait que le monde tout entier était soumis à un même et seul ordre intérieur, autrement dit que le mouvement historique de la mondialisation était achevée. Cette représentation, admise par l'ensemble des pays occidentaux, confirmait donc au contraire, du moins implicitement, la thèse hégélienne d'une fin de l'Histoire.

Dès lors, la question que nous devons nous poser n'est pas celle de la « vérité » ou du bien-fondé de cette thèse (s'il y a en effet fin de l'Histoire ou non), mais celles-ci : quand on déclare que l'Histoire a pris fin, de quelle Histoire parle-t-on ? Qui en proclame la fin ? Et à qui appartient-elle ?

Les réponses viennent immédiatement : c'est une Histoire ordonnée pour sa fin, c'est son sujet qui est autorisé à décider de sa fin en jugeant qu'elle a atteint son but et elle appartient tout naturellement à ce même sujet qui l'a menée jusqu'à son aboutissement. Cette Histoire est ordonnée en vue de sa fin qui est la réalisation totale de l'Humanité (celle de la liberté humaine), et qui doit être atteinte par l'action de son sujet. Lequel se réalise donc lui-

le chinois, le temps est changé par les événements. L'eschatologie et la téléologie qui déterminent le temps historique du christianisme, ne sont pas les éléments constitutifs de l'histoire de type chinois.

Tout cela explique pourquoi l'histoire chinoise ne s'est pas universalisée, bien qu'il ait existé une dynastie mondiale (celle, mongole, du XIII^e siècle). Elle est toujours restée l'histoire du Milieu. C'est l'histoire de type occidental qui est devenue universelle, parce qu'elle l'était d'emblée, par les dogmes de sa création, pas sa vision eschatologique du temps, bref, par son monothéisme : il n'y a qu'un principe, qu'un monde, qu'un temps. (pour l'universalisme grec également, la téléologie de l'utopie etc.). L'Église chrétienne a inventé une histoire universelle qui, commençant par la création, englobe tout le temps terrestre jusqu'au dernier jugement. Inutile de rappeler que « catholique » vient du mot grec qui veut dire « universel ».

Mais cette histoire chrétienne n'est devenue celle de l'Europe qu'après le IX^e siècle, puisque l'entité géologico-politique nommée Europe n'existait pas jusque là. Elle s'est formée pour la première fois au début du IX^e siècle, avec le couronnement de Charlemagne qui devient empereur romain de l'Ouest, se proclame roi de l'Europe. Mais que représentait l'Europe à cette époque ? Avant tout, l'idée de la persistance d'un empire de l'Ouest qui devait se distinguer des deux autres : l'Islam qui dominait la péninsule ibérique, et l'empire byzantin, le rival de l'empire catholique romain sur la terre chrétienne.

Or, ce roi était descendant des germaniques, c'est-à-dire des envahisseurs qui avaient fait disparaître l'empire de l'Ouest. Dans la mesure où il était chrétien, il a été consacré restaurateur de l'empire disparu par le Pape à qui il offrait en contrepartie un territoire où s'installer. Lequel, autrefois habité par les celtes venus de l'est, puis dominé et profondément marqué par les Romains, n'était pas son lieu d'origine, ni ethnique ni culturel. C'était en fait une terre de migrations, de conquêtes, d'assimilations et de métissages ethnico-culturels. C'est sur ces données, et sur leur synthèse, d'ailleurs à venir, qu'un roi germanique s'est réclamé de l'Europe. Et cette synthèse a été assurée par l'autorité spirituelle de l'Église catholique.

Cette religion n'était pas non plus issue de cette terre. Le christianisme est né à l'Est. Jésus parlait l'araméen, et la langue maternelle de l'Église était le grec. Les premiers chrétiens ont prêché leur foi en langues indigènes, alors que l'Église romaine la divulguait en latin, uniquement en latin, prétendant que cette langue est universelle, et se distinguant ainsi de l'autorité byzantine. La croyance chrétienne s'est répandue parmi tous les peuples en quittant l'hébreu, et l'Église latine lui a assigné une langue qui lui était étrangère, celle de l'empire romain. Par cette double immigration linguistique, le christianisme latin s'est acquis une nouvelle identité qui ne le rattachait à aucun particularisme ; qui lui a permis de se proclamer universel, religion de tous, c'est-à-dire catholique... Cette catholicité faisait un parfait mariage avec la domination d'un roi germanique et chrétien... Ainsi s'est créée l'Europe.

C'est ici que l'on perçoit ce qui constitue l'exigence d'une identité. L'identité est réclamée quand on veut s'affirmer face aux autres, d'autant plus que l'on ne sait pas ce que l'on est. On cherche à établir une identité quand on n'est pas sûr de ce que l'on est, quand on ne parvient pas à se déterminer par soi-même.

L'Europe est née précisément dans de telles conditions. Elle n'a jamais été d'emblée elle-même, il lui fallait se forger sa propre identité. Ce besoin est constitutif de l'Europe, et elle est née comme cette identité. L'Europe est sa propre identité. Elle s'est nommée d'elle-même. Elle s'est manifestée, en se proclamant Europe, en déclarant : « Me voici, l'Europe ! ». Ce n'est rien d'autre que ce qu'on appelle une auto-fondation.

L'Europe n'est pas simplement le nom d'une région de la terre, comme l'Asie, l'Afrique, l'Amérique ou l'Océanie. Elle ne relève pas d'une même classification. Elle porte le nom qu'elle s'est donnée à elle-même. Alors que les autres ont été donnés par celle qui s'était nommée elle-même et qui, dès lors, savait nommer, c'est à dire l'Europe. On attribue à l'Europe, selon ce qu'on croit être la tradition géographique, une étendue qui va de Gibraltar à l'Oural. Mais cette « tradition » est au fond absurde si on pense que l'Europe n'est que le nom que se sont donnés ceux qui se sont ancrés sur cette terre.

C'est ainsi que l'Europe s'est constituée : n'étant pas encore elle-même, elle s'est établie en moi(sujet) identitaire ; et, comme elle s'affrontait aux autres, elle s'est différenciée en se donnant une identité. Identité qui reposait non pas sur l'histoire d'une dynastie ou l'histoire des Germains mais sur l'Histoire universelle de l'Église catholique. Charlemagne a d'ailleurs aussi beaucoup contribué à officialiser le calendrier chrétien. L'Europe auto-proclamée avait besoin d'une légitimité qui ne dépende pas d'un lien du sang, qui dépasse une légitimité naturelle...

Étonnante idéalité de l'Europe !

Sa formation a connu deux grandes étapes. La seconde fut bien sûr la Renaissance. L'identité de l'Europe a été complétée par la redécouverte de la Grèce ancienne. Par ses Croisades, l'Europe a réussi à prendre Athènes, à la place de Jérusalem. Ce fut le tournant de la désacralisation ou sécularisation du temps universel chrétien. L'identité de l'Europe, en découvrant ou en retrouvant son origine, s'est renouvelée. De plus, la chute de l'empire byzantin lui a laissé le droit entier sur la chrétienté. En se réappropriant l'héritage grec et en succédant à cette légitimité chrétienne, l'Europe est alors assurée de ce qu'elle est. Elle a en main tous les éléments d'une entité idéale : la Grèce antique, Rome, le christianisme, les peuples teutoniques.

Cette identité de surcroît ne dépend plus du temps sacré. Ce n'est plus l'Europe qui appartenait à l'Église, mais l'inverse.

Elle a aussi intégré l'histoire universelle qui n'est autre chose que le récit de sa formation, récit identitaire relatant ce qu'est celui qui parle, c'est-à-dire son sujet. L'Europe s'est érigée en sujet de l'Histoire, en s'appropriant l'histoire universelle.

L'identité est avant tout celle de l'Europe. C'est la structure même du sujet qui fait sujet de l'Histoire – structure identitaire qui lui confère le pouvoir de nommer les autres (nommer revient à déterminer quelque chose de son propre chef). Maintenant qu'elle a achevé de se nommer elle-même, elle est assurée de pouvoir interpeller les autres et de leur demander ce qu'ils sont. S'ils ne peuvent y répondre (dans la condition autochtone, on a pas besoin de se poser la question de l'identité), on leur en donne une, pour qu'ils puissent se reconnaître. Se reconnaître autre par rapport aux Européens identitaires. Le sujet, lui, définit les

autres comme objets, ceux-ci n'ayant pas la faculté de répondre, puisque privés de la « responsabilité » d'un sujet autonome identitaire (qui est le propre de l'Histoire universelle). Seuls, ceux qui sont susceptibles de se forger une identité peuvent être reconnus comme un sujet. L'identité fonctionne alors comme dispositif d'intégration.

L'Europe, une fois qu'elle s'est identifiée comme sujet de l'Histoire, se lance dans un mouvement d'expansion hors des ses terres. Rappelons que celui-ci s'est accompagné d'un autre mouvement identitaire, manifeste depuis les Croisades : celui de la christianisation, ou de l'unification nationale, sans rien dire de la purification au nom du christianisme – on sait que l'année 1492 est aussi celle de l'exclusion des musulmans et des juifs de la terre chrétienne. Avec son expansion, l'Histoire universelle chrétienne est devenue, de plus en plus, Histoire mondiale mondialisante et sécularisée, dont l'axe temporaire reste, cependant, toujours universel.

La modernité n'est-elle pas inséparable de cette formation de l'Europe en tant que sujet de l'Histoire ? La modernité est d'abord une conscience historicisée et historicisante par rapport à l'antiquité. Puis, advient l'ère de la sécularisation. Une histoire sécularisée chasse les ombres du mythe qui fonde son temps. L'Histoire universelle sécularisée et la Modernité sont contemporaines. La Modernité s'accompagne de ce mouvement identitaire qui ne va cesser de se développer en découvrant le monde. Sans ce mouvement, il n'y aurait eu ni capitalisme, ni développement industriel en Europe.

Naturellement, ce mouvement prendra fin, pour la simple raison que la terre est ronde. La boucle doit être bouclée. Dès ce moment-là, l'infini devient totalité, la finitude du monde réelle et le monde un monde sans extérieur, sans l'au-delà. « La cité de Dieu se réalise dans le Royaume de l'Homme », cette maxime christiano-hégélienne, tramée dès le début dans le dogme de l'incarnation de Dieu, se réalise ainsi, dans un premier temps en Europe, puis dans le monde entier. Enfin, la fin de l'Histoire universelle est-elle peut-être le sens de la sécularisation du temps historique (et sans doute celui de la sécularisation tout court plus que du temps historique). C'est alors que l'on se retrouve dans l'époque de la mondialité.

Il faut distinguer universalité et mondialité. La première porte sa marque de fabrication (soit grecque soit européenne ou occidentale), tout comme le temps historique universalisé. C'est le produit d'un particulier qui veut s'universaliser. Il y a de l'universel, tant que le monde n'est pas encore fermé, mais dès qu'il le devient, c'est la mondialité qui surgit. La mondialité, c'est le fait que le monde est fini, et il est uni par les relations entre les diversités. L'universalité néglige et élimine toutes les particularités et toutes les diversités. Or le monde n'est pas une sphère uniformisée, bien qu'uni. Il est au contraire formé par l'enchaînement des diversités, et la diversité est elle-même déjà composée, mixte. C'est cela qui fait que le monde est mondialisé. Il n'y a pas d'instance supérieure unificatrice dans cette mondialité. Ces relations ne sont pas intégrantes, mais complications et implications mutuelles. L'universalité ne se manifeste et ne laisse de trace que comme pure forme.

Alors, la mondialisation, qu'apporte-elle à notre conscience historique ? Quel est notre présent historique ? Le sujet de l'Histoire, dorénavant, se dissout. Tant

que l'Europe restait un idéal, n'était pas encore suffisamment réalisée, l'Histoire se poursuivait. Mais cet Idéal (idéal de soi de l'Europe comme totalité, comme l'Un) une fois réalisée, le sujet se dissout dans le tout comme universel formel, et l'Europe elle-même se concrétise comme une partie du monde mondialisé (c'est effectivement ce qui se passe en Europe).

La modernité était un synonyme de l'Europe occidentale. Car elle a été produite comme l'Europe l'a été, elle a mené son œuvre historique, en s'exportant. Alors, aujourd'hui où la modernité est plus ou moins partagée par le monde entier, comment peut-on ressaisir la Modernité en dehors de la perspective de l'Histoire occidentale. Comment peut-on renouer une relation avec cette Histoire finie ? Quel est le rapport du temps historique, aujourd'hui mondialement partagé, avec celle-ci ?

Ici, nous voudrions introduire l'exemple, le modèle, du créole. Il nous semble suggérer quel rapport nous pourrions avoir avec l'Histoire universelle. Ce qui nous paraît important dans la révélation récente de la créolité, c'est l'affirmation même d'être créole. Il ne s'agit pas de choisir entre l'unité et la diversité, entre l'Un et le Multiple. Le créole est un produit inattendu de l'Histoire mondialisante. Dans le système dialectico-identitaire, le créole n'avait pas de statut positif. Déraciné, transplanté, mêlé, impur, dégradé etc. etc... il est tout ce qui est négatif du point de vue d'une identité partagée selon le modèle européen. Sa fondation était la destruction, sa généalogie était des ruptures, son identité était dissipée. Il ne représente même pas un « autre » pour l'Europe, puisqu'il s'agit pour ainsi dire de sa fabrication à cent pour cent. Et, le monde créole fut rejeté pendant plus de trois cents ans dans la cale d'un navire de l'Histoire, tout en étant mis à contribution au développement du monde historique, et du capitalisme naissant.

On assiste aujourd'hui à un phénomène foisonnant de l'affirmation de la « créolité ». Il ne s'agit plus d'une revendication des noirs opprimés, ni de celle des victimes de la violence historique, qui a d'ailleurs, sévi d'une façon radicale dans les îles caraïbes. C'est une simple affirmation de l'« être créole », d'être né là comme créole. Mais cette simplicité, qui fait un contraste criant avec la complexité du monde créole, est puissante et renversante. Affirmer la « créolité » est assumer l'Histoire qui a sévi, une violence exterminatoire sur eux, sans laquelle le créole n'existerait pas. Affirmer la créolité n'est donc pas reconnaître cette violence, mais le constat pur et simple de ce qui s'est passé. Et du même coup, c'est aussi le constat que l'Histoire mondialisante a créé bel et bien cette existence nommée créole. C'est un geste performatif qui démonte l'échafaudage de l'Histoire universelle.

Cela nous rappelle le « Ja » nietzschéen et son idée de l'éternel retour ; Zarathoustra dit : « Voilà, Ainsi était le passé. Alors qu'il advienne une fois encore ». Le plus difficile c'est de faire converger le destin ou le passé avec sa propre volonté. Les créoles ne demanderaient évidemment pas le retour au passé ou sa répétition, ils reconnaissent que le passé était ainsi, et ils assument le fait d'être les enfants de ce passé. Ce n'est pas simplement un oubli déculpabilisant, ni une liquidation de la dette historique. Dans chaque affirmation de l'« être créole », le passé accomplit un mouvement de retour éternel à la vie.

Mais la dimension de l'éternel retour n'appartient pas à l'ordre de l'être. Cette expérience passe par les existants. Pourquoi le créole a-t-il été rejeté dans la cale de l'Histoire ? Parce que le créole se nourrit de mémoire, surtout de mémoire orale (les langues créoles ne sont pas destinées à être écrites). Comme nous l'avons déjà vu, l'histoire présuppose l'écriture. Quand on écrit les choses, elles persistent. elles acquièrent un état stable, sauvegardé d'immédiateté. Les choses se racontent, mais quand on les écrit, elles restent, même après la mort de celui qui les a racontées. Elles se perdraient seules, sans personne. L'écrit jouit de cette permanence. Et c'est cela, l'ordre de l'être.

Par contre, la transmission orale ne s'effectue qu'entre les vivants. Elle exige la co-présence de celui qui raconte et de ceux qui l'écoutent. La mémoire périt sur place, au fur et à mesure qu'elle est racontée. Elle n'existe qu'à ce moment et qu'en ce lieu du présent de la transmission. Elle se répète chaque fois qu'elle est racontée. La dimension qu'ouvre cette répétition est celle des existants, celle des vivants. Et c'est cela que l'Histoire cherche à écraser sous le poids de la pierre tombale, où s'inscrivent les récits des conquêtes et des morts. L'éternel retour dont nous venons de parler met à jour cette sphère des vivants. L'affirmation de la créolité vient raviver cette dimension. Alors, le fleuve de l'Histoire universelle débouche sur la mer.

Alexandre Kojève n'est pas seul à avoir avancé la thèse hégélienne. De la « fin de l'Histoire », lui a vu d'abord en Staline l'incarnation de l'Esprit du monde, puis dans les États-Unis, tels que les ont critiqués Adorno et Horkheimer, un monde post-historique, enfin il a découvert le fameux « snobisme » japonais. En approuvant totalement la thèse hégélienne, curieusement il a cherché son illustration dans des exemples particuliers, au lieu de s'intéresser à la mutation du temps historique et à la dimension de la vie qu'elle devrait renouveler. Étrange fétichisme de la « fin ».

Le cas de Franz Rosenzweig est plus intéressant. Il a reconnu la « fin de l'Histoire » dans la première Guerre mondiale, jugeant que tout s'était achevé dans cette guerre, que le monde s'était enfin mondialisé, non pas comme paradis, mais dans une guerre totale, lumineuse et éblouissante. A partir de ce constat, il a essayé de dégager une autre notion du temps susceptible de renouveler la conception de l'Histoire. Un autre temps, absent de l'histoire téléologique fondé sur le temps unilatéral et uniformisé. Il a forgé une notion de temps « utopique » (qui n'est jamais présent) dont chaque instant, tout en se consumant, serait la réalisation et la rédemption des êtres.

Mais cette idée, inspirée de la tradition juive, restait dans les limites de la sphère européenne, qui n'est pas simplement gréco-chrétienne. La condition des juifs dite la « diaspora », qui s'est elle aussi reproduite depuis 1492 par la formation de l'Europe moderne, les obligeait de vivre en quelque sorte à l'envers de l'Histoire, comme son refoulé. C'est un autre rapport avec l'Histoire qui n'est pas sans rappeler celui de la créolité.

Au terme des quatre siècles qui suivirent le déclenchement du mouvement historique de mondialisation, le XX^e siècle fut le siècle d'un « exode » généralisé : l'industrialisation et l'exode rural, la guerre mondiale et la mobilisation qualifiée de « totale », la déportation massive de populations partout dans le monde, l'exil idéologico-politique, les immigrations de toutes les sortes...

Tous ces phénomènes ont agité, bouleversé et brassé le monde. Aujourd'hui, un individu né, élevé et mort dans un même lieu est assez rare. L'immigration, les déplacements sont autant de composants de notre condition. Les rencontres (non sans frictions ou conflits), les échanges, les interactions se multiplient. Les identités individuelles et culturelles s'entremêlent, s'imbriquent les unes dans les autres.

Il ne s'agit pas de critiquer l'Europe qui a mené cette Histoire, ni de la remplacer par un quelconque autre sujet. Il faut dire plutôt, « Ja », non pas à l'Histoire elle-même, mais à l'auto-affirmation de la « fin de l'Histoire ». Ce ne sont pas les sujets de l'Histoire qui peuvent dire « Ja », mais ceux qui sont restés dans la cale de l'Histoire : les créoles, les juifs déportés, les gens d'Okinawa, etc., etc... Nous, qui plus ou moins étions des passagers, sur le navire, devons apprendre à les entendre. Ce « Ja », dans lequel résonne le tonnerre de l'éternel retour.